

CÉLÉBRATION, A BRUXELLES,

DU DEUXIEME ANNIVERSAIRE

DE LA

RÉVOLUTION POLONAISE

du 22 février 1846.

Discours

PRONONCÉS

**PAR MM. A. J. SENAULT, KARL MARX, LELEWEL, F. ENGELS
ET LOUIS LUBLINER, AVOCAT.**

BRUXELLES.

C. G. VOGLER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1848

CÉLÉBRATION, A BRUXELLES,

DU DEUXIEME ANNIVERSAIRE

DE LA

RÉVOLUTION POLONAISE

du 22 février 1846.

Discours

PRONONCÉS

PAR MM. A. J. SENAULT, KARL MARX, LELEWEL, F. ENGELS
ET LOUIS LUBLINER, AVOCAT.

BRUXELLES.

C. G. VOGLER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—
1848

CELEBRATION A BRUXELLES

LE 10 OCTOBRE 1906

RÉVOLUTION POLONAISE

du 22 Février 1906

1906



219334

Imprimerie de Delevingne et Callewaert.

De concert avec les démocrates polonais, l'*Association démocratique* de Bruxelles, composée de membres de différentes nations, a célébré dans une séance publique le deuxième anniversaire de la révolution polonaise de 1846. La salle était encombrée de monde qui assistait à cette solennité avec des marques d'une vive sympathie.

Nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire les discours chaleureux, prononcés, en flamand, par deux ouvriers, MM. Kats et Pellerin. M. Wallau, président de la Société des ouvriers allemands à Bruxelles et ouvrier lui-même, a parlé en allemand. Son discours, improvisé et prononcé avec une grande énergie, a fait voir que les ouvriers allemands partagent, sur

tous les points, les sentiments de leurs frères en France et en Angleterre.

Nous donnons les discours en observant l'ordre dans lequel ils ont été prononcés. Nous les faisons précéder par le manifeste du gouvernement provisoire, constitué à Cracovie le 22 février 1846.

MANIFESTE

du gouvernement national de la république polonaise à la nation polonaise.

POLONAIS !

L'heure de l'insurrection a sonné ! la Pologne entière, toute mutilée qu'elle est, s'élève et grandit. Déjà nos frères dans le duché de Posen, dans le royaume de Pologne, dans la Lithuanie, comme dans les terres *rusiennes*, combattent contre l'ennemi commun ; ils combattent pour reconquérir leurs droits les plus sacrés, qui leur avaient été ravés par l'astuce et la force.

Vous savez bien ce qui s'est passé et ce qui se passe continuellement : la fleur de notre jeunesse gémit dans des cachots ; les vieillards qui vous ont aidés par leurs conseils sont en butte à l'avilissement ; les prêtres sont dépouillés de leur respect ; en un mot, tout homme qui, soit par des actes, soit par la seule pensée, avait exprimé le désir de vivre et de mourir pour la Pologne, est puni de mort, est condamné à pourrir dans la prison, ou bien il est exposé à subir ce malheureux sort. — Les gémissements de millions de nos frères *knoutés*, fanés dans des cachots souter-

rains, trainés dans les rangs de nos oppresseurs, martyrisés par toutes sortes de tortures, ont retenti dans nos cœurs navrés.

On nous a ravi notre antique gloire ; on nous a interdit l'usage de notre langue ; on nous défend de professer le culte de nos pères ; on oppose des digues insurmontables à l'amélioration de notre état social ; on arme des frères contre des frères ; on sème des calomnies contre les plus dignes enfants de la patrie. — Frères ! un pas de plus, et la Pologne aurait cessé d'exister et il n'y aurait plus de Polonais !

Nos descendants maudiront notre mémoire, pour avoir laissé changer en ruines et déserts un des plus beaux pays de la terre, pour avoir laissé enchaîner dans les fers un peuple des plus guerriers ; ils nous maudiront, parce qu'ils seront forcés de professer un culte étranger, de parler une langue étrangère, et qu'ils seront les esclaves de l'oppresser de nos droits. — Les cendres de nos pères, martyrs pour la cause nationale, nous crient vengeance !

Nos jeunes enfants demandent que nous leur donnions une patrie dont Dieu nous a confié la défense ; les nations libres de l'univers nous demandent de résister à l'anéantissement de notre nationalité ; Dieu lui-même, qui nous demandera un jour compte, nous appelle à l'œuvre patriotique.

Nous sommes vingt millions, soulevons-nous tous comme un seul homme et aucune force ne résistera à notre puissance. La liberté la plus étendue, qui n'a jamais encore été réalisée, sera notre lot ; nous obtiendrons de notre lutte un état social dans lequel chaque individu pourra profiter des biens de la terre, conformément à ses mérites et ses capacités, et aucun privilège n'existera plus sous aucune forme ; un état social dans lequel chaque Polonais trouvera la sécurité pour lui, sa femme et ses enfants ; un état social dans lequel celui auquel la nature a refusé les forces physiques ou les capacités intellectuelles, pourra compter, sans être humilié, sur le secours inévitable de la société entière ; un état social dans lequel la terre possédée actuellement, par les campagnards et d'une manière conditionnelle, deviendra leur propriété sans réserve. Il n'y aura plus d'impôts, plus de corvées ou toutes autres re-

devances sans aucune récompense; et le dévouement par les armes à la main, à la cause de la patrie, sera récompensé par l'acquisition de la terre dans les biens nationaux.

Polonais! nous ne connaissons plus entre nous aucune distinction; dès ce jour nous sommes frères, fils d'une même mère, la patrie; d'un même père, Dieu dans le ciel. Implorons son secours pour qu'il bénisse nos armes, et il nous conduira à la victoire. Mais pour qu'il exauce nos vœux, ne nous souillons pas par des excès ni par des pillages; ne portons pas une seule tache à nos saintes armes par l'arbitraire, ni par les massacres des étrangers ou des individus inoffensifs, professant d'autres croyances religieuses : nous ne combattons pas contre les peuples, mais contre nos oppresseurs.

Maintenant, en signe de ralliement, attachons la cocarde nationale et prononçons le serment : « Je jure de servir la Pologne, ma patrie, par
« mes conseils, mes paroles et mes actions ! Je jure de lui sacrifier toutes
« mes vues personnelles, ma fortune et ma vie ! Je jure une obéissance
« absolue au gouvernement national qui a été formé à Cracovie, le 22 de
« ce mois, à 8 heures du soir, dans la maison sous Krzysztofore, ainsi
« qu'à toutes les autorités instituées par ce même gouvernement. Ainsi
« Dieu me soit en aide. »

Fait à Cracovie le 22 février 1846.

**Louis Gorzkowski, Jean Tyssowski, Alexandre
Grzegorzewski, Karol Rogawski, secrétaire
du gouvernement national.**

DISCOURS DE M. L. A. J. SENAULT.

MESSIEURS,

C'est en vertu des droits que nous concède l'article 19 de notre constitution, que nous avons pu et que nous pouvons encore aujourd'hui nous assembler publiquement, pour témoigner de nos sympathies pour la nationalité polonaise.

L'article 14 de la constitution garantit aussi, non-seulement à nous autres Belges, mais à tout étranger habitant cette terre de tous temps hospitalière pour les victimes du despotisme, le droit de manifester ses opinions.

Si nous savons faire usage de ces droits, ils suffisent pour nous faire obtenir, sans sortir de la légalité, toutes les améliorations désirables.

Saisissons donc toutes les occasions de nous associer, de nous assembler, de manifester franchement nos opinions et de les discuter avec calme et dignité.

Prouvons que nous sommes dignes des droits que nous garantit notre constitution, en nous pénétrant des devoirs que ces droits nous imposent et en sachant les remplir.

Dès lors nous sommes convaincus que si nous avons le droit de

manifestar nos opiniões , notre devoir est de respecter toutes les opinions consciencieuses, lors même qu'elles seraient contraires aux nôtres, et si nous croyons devoir les combattre, faisons-le sans personnalité comme sans acrimonie.

C'est parce que ce sont là mes principes, que c'est ainsi que j'entends la liberté pour tous; c'est pour cela que j'ai désapprouvé et vu avec peine, lors du dernier anniversaire de la révolution polonaise, que plusieurs s'étaient oubliés en manifestant, d'une manière que je me dispenserai de qualifier, leur désapprobation des opinions manifestées par l'honorable Spilthoorn.

Tous les orateurs avaient l'intention de témoigner leurs sympathies pour la nationalité polonaise, et s'il était libre aux uns d'y venir exprimer des vœux pour le rétablissement de la monarchie polonaise comme étant une barrière indispensable à la sûreté de l'Europe civilisée, il devait être permis à un démocrate de déclarer que les sympathies de la démocratie n'étaient acquises qu'à une Pologne qui proclamerait les principes de 89, la liberté et l'égalité de tous les citoyens.

C'est parce que l'insurrection de Cracovie a proclamé ces principes, que nous en célébrons aujourd'hui le second anniversaire; pour moi, je laisserai à d'autres orateurs le soin de rappeler les massacres ordonnés par les spoliateurs de la Pologne, ainsi que les noms des nouveaux martyrs polonais dignes de passer à l'admiration et à la vénération des générations futures, et je me bornerai pour le moment, et dans l'intérêt de la Pologne, à engager tous les Polonais à se réunir sous le drapeau de 89, parce que je pense que c'est le seul moyen de rétablir la nationalité polonaise; car ne pouvons-nous pas penser que la non réussite de la révolution de 1850 est due à la non proclamation de ces principes qui auraient réuni toutes les classes de la Pologne.

Nous nous fortifierons dans cette opinion en réfléchissant qu'il importe peu au serf polonais de ne plus être soumis au knout russe, s'il reste soumis au bâton du seigneur polonais.

J'irai même plus loin, et je dirai que si la noblesse polonaise avait dédaigné la diplomatie et s'en était uniquement rapportée à la bravoure innée des Polonais, la révolution n'aurait pas alors succombé.

C'est donc dans l'intérêt de la Pologne que j'engagerai la noblesse polonaise à abandonner des prétentions surannées, à en faire le sacrifice à la cause de la patrie, à se dévouer entièrement au bien-être de tous les enfants de la Pologne, sans distinction de classe ni de croyance religieuse.

Messieurs, tout cœur patriote, tout homme pénétré de l'amour de la patrie a dû compatir aux peines qu'ont souffert les exilés polonais, loin d'une patrie qu'ils chérissent et de concitoyens qui ont toutes leurs affections. Tous nous faisons des vœux bien sincères pour que ce trop long exil ne tarde pas à cesser. Faisons également des vœux pour qu'il leur soit utile et ait servi à fortifier dans leur cœur l'amour de la Pologne ; et que désormais ils soient tous unis, n'ayant plus d'autre but que le bien-être de la patrie, et qu'instruits par les fautes qui n'ont pas peu contribué au partage et au malheur de la Pologne, elle ne compte plus parmi ses enfants un parti russe, un parti prussien, un parti autrichien, mais des Polonais dévoués à la patrie ; et dès lors le sang polonais ne souillera plus vos élections.

DISCOURS DE M. KARL MARX.

MESSIEURS,

Il y a dans l'histoire des analogies frappantes. Le jacobin de 1793 est devenu le communiste de nos jours. En 1793, lorsque la Russie, l'Autriche, la Prusse se partagèrent la Pologne, les trois puissances exhibaient la constitution de 1791, qui fut condamnée d'un commun accord, à cause de ses prétendus principes jacobins.

Et qu'avait-elle proclamé? La constitution polonaise de 1791! Pas autre chose que la monarchie constitutionnelle : la législation mise entre les mains des représentants du pays, la liberté de la presse, la liberté de conscience, la publicité des débats judiciaires, l'abolition du servage, etc. Et tout cela s'appelait alors du jacobinisme tout pur! Ainsi, vous voyez, Messieurs, l'histoire a marché. Le jacobinisme d'alors est devenu aujourd'hui, en fait de libéralisme, tout ce qu'il y a de plus modéré.

Les trois puissances ont marché avec l'histoire. En 1846, lorsqu'en incorporant Cracovie à l'Autriche ils confisquèrent les derniers débris de la nationalité polonaise, ils substituaient

le nom de communisme à ce qu'ils appelaient autrefois le jacobinisme.

Or qu'est-ce que le communisme de la révolution cracovienne? Était-elle communiste pour avoir voulu rétablir la nationalité polonaise? Autant vaudrait dire que la guerre que l'Europe coalisée fit à Napoléon, pour sauver les nationalités, était une guerre communiste, et que le congrès de Vienne se composait de communistes à couronne. Ou bien la révolution cracovienne était-elle communiste pour avoir voulu instituer un gouvernement démocratique? Personne ne taxera les citoyens millionnaires de Berne et de New-York d'avoir des velléités communistes.

Le communisme nie la nécessité de l'existence des classes ; il veut abolir toute classe, toute distinction de classe. Les révolutionnaires de Cracovie n'ont voulu qu'effacer dans les classes les distinctions politiques ; aux différentes classes ils voulaient donner des droits égaux.

Mais en quel point enfin était-elle communiste, cette révolution cracovienne?

Serait-ce par hasard parce qu'elle tentait de briser les chaînes de la féodalité, d'affranchir la propriété tributaire et de la transformer en propriété libre, en propriété moderne?

Si l'on disait aux propriétaires français : « Savez-vous ce que veulent les démocrates polonais? Les démocrates polonais veulent introduire chez eux la forme de propriété qui existe déjà chez vous : » alors les propriétaires français répondraient : « Ils font très-bien. » Mais dites, avec M. Guizot, aux propriétaires français : « Les Polonais veulent abolir la propriété telle que vous l'avez instituée par la révolution en 1789, et telle qu'elle existe encore chez vous : » « comment ! s'écrieront-ils, ce sont donc des révolutionnaires, des communistes ! Il faut écraser les

infâmes. » L'abolition des jurandes, des corporations, l'introduction de la libre concurrence, s'appelle maintenant en Suède *du communisme*. Le *Journal des Débats* fait mieux : abolir la rente que constitue le droit de corruption à deux cent mille électeurs, c'est abolir une source de revenu, c'est détruire une propriété acquise, c'est être communiste. Sans doute, la révolution cracovienne, elle aussi, voulait abolir une propriété. Mais quelle espèce de propriété ? Celle qui ne saurait pas être détruite dans le reste de l'Europe, pas plus que le *Sonderbund* dans la Suisse, l'une et l'autre étant devenus introuvables.

Personne ne niera qu'en Pologne la question politique se rattachait à une question sociale. De tout temps l'une est inséparable de l'autre.

Demandez-le plutôt aux réactionnaires ! Pendant la restauration, combattaient-ils seulement le libéralisme politique et son bagage obligé de voltairianisme ?

Un écrivain réactionnaire très-renommé a hautement avoué que la plus haute métaphysique d'un de Maistre et d'un de Bonald aboutissait en dernière instance à une question d'argent, et toute question d'argent n'est-elle pas directement une question sociale ? Les hommes de la restauration ne cachaient pas que pour ramener la bonne politique il fallait ramener la bonne propriété, la propriété féodale, la propriété morale. Tout le monde sait que la fidélité monarchique ne peut se passer de dime et de corvée.

Remontons plus haut. En 1789, la question politique des droits de l'homme renfermait la question sociale de la libre concurrence.

Et que se passe-t-il donc en Angleterre ? Dans toutes les questions, depuis le Reform-bill jusqu'à l'abolition des lois céréales, les partis politiques ont-ils combattu pour autre

chose, sinon pour des changements de propriété, pour des questions de propriété, pour des questions sociales?

Ici, en Belgique même, la lutte du libéralisme et du catholicisme est-elle autre chose que la lutte du capital industriel et de la grande propriété foncière?

Et les questions politiques qu'on débat depuis dix-sept ans, ne sont-elles pas au fond des questions sociales?

Ainsi, quel que soit le point de vue où vous vous placerez, que ce soit le point de vue libéral, radical, aristocratique même, comment pourriez-vous encore reprocher à la révolution de Cracovie d'avoir attaché une question sociale à une question politique?

Les hommes qui étaient à la tête du mouvement révolutionnaire de Cracovie avaient la conviction intime qu'une Pologne démocratique pouvait seule être indépendante, et une démocratie polonaise était impossible sans l'abolition des droits féodaux, sans le mouvement agraire, qui transformerait les paysans tributaires en propriétaires libres, en propriétaires modernes. Mettez à la place de l'autocrate russe des aristocrates polonais, et vous aurez donné au despotisme des lettres de naturalisation. C'est ainsi que les Allemands, dans leur guerre contre l'étranger, ont échangé un Napoléon contre trente-six Metternich.

Si le seigneur polonais n'a plus de seigneur russe au-dessus de lui, le paysan polonais n'en aura pas moins au-dessus de lui un seigneur, mais un seigneur libre à la place d'un seigneur esclave. Ce changement politique n'aura rien changé à sa position sociale.

La révolution de Cracovie a donné un exemple glorieux à toute l'Europe, en identifiant la cause de la nationalité à la cause de la démocratie et à l'affranchissement de la classe opprimée.

Si cette révolution a été étouffée pour un moment par les mains sanglantes d'assassins soldés, elle surgit maintenant glorieuse et triomphante en Suisse et en Italie. Elle trouve la confirmation de ces principes en Irlande, où le parti étroitement national est descendu dans la tombe avec O'Connell, et où le nouveau parti national est avant tout réformateur et démocratique.

C'est la Pologne encore qui a pris l'initiative, non plus la Pologne féodale, mais la Pologne démocratique, et dès ce moment son affranchissement est devenu le point d'honneur de tous les démocrates de l'Europe.

DISCOURS DE M. J. LELEWEL.

BELGES ET AMIS DES AUTRES NATIONS!

L'année précédente, à la même heure, je discutais la question de la discorde ; parce qu'on la reprochait aux Polonais, jetant le blâme sur la masse de l'émigration démocratique, en faveur de différentes dissidences, impostures, mesquines séparations ou prétentions étranges ; parce qu'il ne manquait pas de conciliateurs qui, refoulant le blâme sur l'émigration démocratique, recommandaient la concorde. Dans mon allocution j'ai maudit les prétentions, les impostures et tous les séparatistes ; reprouvant les inopportuns conseils, j'invitais les conseillers d'établir l'accord chez eux-mêmes, à la suite de quoi on m'accusa de colère. La colère ! c'est la première et souvent la dernière émotion de la vie humaine, la première de l'enfant qui vient au monde, et souvent elle seule agite la vieillesse refroidie, prête à descendre dans la tombe. On éprouve cette émotion quand on est révolté contre l'injustice ou contre les actes indignes, misérables, pervers. La colère serait donc, pour moi, pardonnable, car je suis vieux et l'indigne procédé me révolte. Aujourd'hui je tâcherai d'être sans colère.

Après un laps de temps d'une année, j'apprends que les prétentieux, dissidents, séparatistes des opinions contraires, veulent imposer silence aux démocrates ; qu'il y a des démocrates même, des démocrates qui se disent démocrates, qui ne veulent pas, ni pratiquer, ni parler de la démocratie, de véritables *noli me tangere*, ne me touchez pas, parce que vous vous blesserez. Par une longue plaidoirie, j'apprends de plus que comme il conviendrait à Montalembert de se tenir en réserve avec son opinion devant les démocrates polonais, de même Spilthoorn ne doit pas avouer publiquement en face des démocrates polonais qu'il est démocrate lui-même, ni leur dire qu'il vient, de la part de la société démocratique, former les vœux de l'avenir de la Pologne. Gare, Belge ! de dire devant eux que vous avez votre pays, que dans la marche humanitaire vous avez quelque chose à refaire chez vous : sachez qu'il ne s'agit que de la Pologne indépendante ; serait-elle la mare de l'esclavage, n'importe, indépendante et rien de plus ; Pologne, n'ayant pas de conscience de soi-même, Pologne sans principes, sans aveu, reconnue indépendante, suffit. Ne discutez pas ; respectez les opinions des adversaires ; taisez-vous ! — On dit qu'un homme sans aveu et sans principes est un imbécile ou un scélérat : ma foi, je ne veux pas d'une semblable Pologne.

Les adorateurs de la discorde ne cessent donc de troubler les convictions de la masse. C'est un polype à mille bras qui ronge les entrailles de la masse démocratique. Nous devons les combattre pour donner de la force au principe démocratique qu'ils outragent, pour donner jour à l'avenir de la Pologne qu'ils offusquent. Or, dans cet état de choses, après un laps de temps d'une année entière, il ne me resterait que de répéter ce que j'ai dit l'année précédente de la discorde, afin de les flétrir. Mais on m'accuserait de nouveau de colère, et je désire

sincèrement m'expliquer aujourd'hui sans colère : or je vais me placer sur un autre terrain, reprenant la question mise en avant par mon préopinant.

Il arrive quelquefois que les événements sont inexactement appelés et portent des qualifications impropres. C'est ce qui est arrivé à la révolution de Varsovie et à l'insurrection de Cracovie. A mon avis c'est tout le contraire.

Le soulèvement de Varsovie de 1830 reçut le nom de révolution, parce que la révolution de juillet le portait quelques instants déjà ; parce que, à cette époque, on qualifiait de révolution toutes les commotions, démonstrations et promenades populaires ; parce que nos doctrinaires et diplomates disaient qu'on se révoltait légalement contre le roi Nicolas, qui viola la constitution, et ils déclarèrent sa déchéance, comme s'il était un souvenir légitime ; enfin, ils ont décrété qu'à l'avenir la Pologne serait toujours royaume constitutionnel représentatif. C'est tout pour le compte de la révolution.

En attendant, la nation s'ébranle sur une vaste étendue de la Pologne, proclame qu'elle n'a jamais reconnu l'usurpation des czars, qu'elle veut se délivrer de leurs étreintes et de leur tyrannie ; elle demande sa régénération et son indépendance, donnant à son soulèvement le caractère le plus prononcé de l'insurrection, qu'à la fin nos diplomates n'osaient plus contester, se réservant, toutefois, certaines restrictions.

Lorsque, au mois de juillet, à l'anniversaire de la révolution française, que nous avons célébré à Varsovie, j'observais que l'insurrection est, en effet, et sera à l'avenir, pour nous, une révolution sociale, indispensable à la régénération de la nation, on se récria contre mon assertion. Nos diplomates s'effrayèrent, et j'étais presque appelé à la barre de la chambre à cause de cet insolent propos. La révolution devait s'arrêter là où elle se

trouvait et ne pas s'engager dans des changements sociaux.

Le soulèvement de Cracovie, tout au contraire, débute par un acte éminemment révolutionnaire, par un acte social. Il appelle le peuple à l'insurrection, à reconquérir ses droits par une révolution radicale, à revendiquer un autre ordre social. Majestueuse proclamation, à laquelle il ne manquait que l'homme du peuple parmi les chefs, que la clarté et le langage populaire qui pourrait le rendre plus à la portée du peuple. N'importe qui en sont les auteurs, n'importe sa rédaction : le principe et les bases y sont explicitement posés. C'est la première révolution sociale qui se déclare ouvertement sur l'horizon polonais. Dorénavant, aucune autre, aux idées arriérées, n'est plus possible. Le manifeste, à peine connu, fut sur-le-champ approuvé et accepté par la nation, par l'émigration entière. Gloire à l'audace de la jeunesse ! gloire à l'explosion de Cracovie ! Fécondes à l'avenir, elles réveillent les forces vitales de la nation : il n'y a que des brouillons qui, reniant leur propre inclination, s'avisent de la désapprouver.

Horreur !... Regardant Cracovie, que vois-je?... L'emblème de Habsbourg : la pioche du fossoyeur, croisée avec un tibia creux. — D'exécrables souvenirs se pressent à ma mémoire : cette suite de noms autrichiens, des Philippe, des Ferdinand, de leurs satellites, jusqu'à Metternich, qui couvrirent de deuil de vastes régions de l'Europe. Les échos des montagnes de la Bohême, de la Hongrie et de toutes les possessions de l'Autriche, de siècle en siècle, répètent ces carnages, ces boucheries qui exterminaient des populations entières. Exécrable domination paternelle du souverain apostolique : avare et insatiable, sans faste, morne, morose, sans amour et obscène ; le silence n'y est interrompu que par des marmottes perverses et inintelligibles, ou par des grincements de dents. Domination abominable et

infâme, aux yeux incertains et égarés, à la face hébétée ; noyée dans d'impassibles calculs, elle ne médite que de noirs attentats, que d'atroces massacres. Sangsue insatiable du sang des peuples, elle tend des pièges et des guets-à-pens à ses alliés et amis, leur creuse la tombe. Tout son empire n'est qu'un antre souterrain, plein d'excavations et d'abîmes, où gissent les ossements humains entassés par les infernales opérations de Habsbourg. Mais le terrain désolé par tant de calamités s'affaisse, la justice divine va précipiter les opérateurs de tant de crimes et délivrera les peuples des oppresseurs.

D'ici à quelques jours, nous irons recommander à Dieu les âmes des victimes assassinées. L'esprit affligé soulage ses émotions par un acte de piété. Ce recours à la divinité convient aussi bien aux âmes vertueuses qu'au dernier scélérat. Il est probable qu'en ce moment, pour calmer sa conscience troublée, pour expier ses forfaits, il se prosterne devant l'autel, Metternich lui-même. Mais ses forfaits demandent une autre expiation. Il faut les condamner et ternir publiquement, vouer à la malédiction générale, à l'exécration humaine ; il faut appeler les peuples aux armes, afin d'écraser et de détruire ce monstre hideux.

Pour détruire ce monstre, le peuple polonais, entre les autres, reçoit une grande mission, et il s'en acquittera dignement. Il regagnera sa souveraineté et ses droits. On dit qu'il manque d'instruction : dix-sept ans de notre émigration et l'abîme nous séparent pour juger de sa capacité. Cependant nous ne devons en douter.

Un jour, il y a peu de temps, un tout jeune Polonais, venant des dernières extrémités de l'ancienne Pologne, rencontre chez moi un de nos estimables réfugiés. La conversation s'engage sur la destinée du peuple. Le réfugié désire ardemment trouver des capacités dans notre peuple, ne doutant pas qu'il les aurait ; mais

avant tout, dit-il, il faut l'instruire. — Instruire ! instruire ! répète le jeune homme ; toujours le même adage usé, cercle vicieux : renonçons à notre protection, à cette tutelle que nous lui imposons, et nous verrons s'il est incapable, ignorant et privé de bon sens. — Remarquons que le jeune homme qui répliquait ainsi est d'une famille renommée de notre aristocratie. Ma foi ! il faudrait douter de l'espèce humaine et de la Providence, pour s'obstiner à regarder le peuple incapable à l'époque actuelle. La vérité se fait jour partout comme une contagion, et le bon sens se forme et grandit. Partout le peuple commence à comprendre que s'il n'entreprend de revendiquer ses droits directement par lui-même, il n'aura rien. Nous l'avons dit, il y a quelques années, au nom de l'émigration démocratique. Notre voix, peut-être, n'a pas suffisamment pénétré à sa connaissance ; mais la révolution de Cracovie lui a fait savoir mieux ce qu'il doit faire. Désormais aucun soulèvement de Pologne ne peut avoir lieu sans la participation du peuple ; le plus efficace sera celui auquel le peuple lui-même donnera l'initiative, auquel il donnera l'impulsion et la direction.

Je finis, citoyens, de m'expliquer devant vous ; je me retire de la discussion, abandonnant le vaste champ de notre bonne cause à la lumière de vos orateurs.

DISCOURS DE M. F. ENGELS.

MESSIEURS,

L'insurrection dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire a échoué. Après quelques jours de résistance héroïque, Cracovie fut prise, et le spectre sanglant de la Pologne, qui s'était dressé un instant devant les yeux de ses assassins, redescendit dans la tombe.

C'était une défaite que la révolution de Cracovie, une défaite bien déplorable. Rendons les derniers honneurs aux héros tombés, plaignons leur échec, vouons nos sympathies aux vingt millions de Polonais dont cet échec a resserré les chaînes.

Mais, Messieurs, est-ce là tout ce que nous avons à faire ? Est-ce assez de verser une larme sur le tombeau d'un malheureux pays et de jurer à ses oppresseurs une haine implacable, mais jusqu'à présent peu puissante ?

Non, Messieurs ! L'anniversaire de Cracovie n'est pas un jour de deuil seulement, c'est pour nous autres démocrates, un jour de réjouissance ; car la défaite même renferme une victoire, victoire dont les fruits nous restent acquis, tandis que les résultats de la défaite ne sont que passagers.

Cette victoire, c'est la victoire de la jeune Pologne démocratique sur la vieille Pologne aristocratique.

Oui, la dernière lutte de la Pologne contre ses oppresseurs étrangers a été précédée par une lutte cachée, occulte, mais

décisive au sein de la Pologne même, lutte des Polonais opprimés contre les Polonais oppresseurs, lutte de la démocratie contre l'aristocratie polonaise.

Comparez 1850 et 1846, comparez Varsovie et Cracovie. En 1850, la classe dominante en Pologne était aussi égoïste, aussi bornée, aussi lâche dans le corps législatif, qu'elle était dévouée, enthousiaste et vaillante sur le champ de bataille.

Que voulait l'aristocratie polonaise en 1850? Sauvegarder ses droits acquis, à elle, vis-à-vis de l'empereur. Elle bornait l'insurrection à ce petit pays qu'il a plu au congrès de Vienne d'appeler le royaume de Pologne; elle retenait l'élan des autres provinces polonaises; elle laissait intacts le servage abrutissant des paysans, la condition infâme des juifs. Si l'aristocratie, dans le cours de l'insurrection, a dû faire des concessions au peuple, elle ne les a faites que lorsqu'il était déjà trop tard, lorsque l'insurrection était perdue.

Disons le hautement : l'insurrection de 1850 n'était ni une révolution nationale (elle excluait les trois quarts de la Pologne), ni une révolution sociale ou politique; elle ne changeait rien à la situation intérieure du peuple; c'était une révolution conservatrice.

Mais au sein de cette révolution conservatrice, au sein du gouvernement national même, il y avait un homme qui attaquait vivement les vues étroites de la classe dominante. Il proposa des mesures vraiment révolutionnaires et devant la hardiesse desquelles reculèrent les aristocrates de la diète. En appelant aux armes toute l'ancienne Pologne, en faisant ainsi de la guerre pour l'indépendance polonaise une guerre européenne, en émancipant les juifs et les paysans, en faisant participer ces derniers à la propriété du sol, en reconstruisant la Pologne sur la base de la démocratie et de l'égalité, il voulait faire de la cause nationale la cause de la liberté; il voulait identifier l'intérêt de tous les peuples avec celui du peuple polonais. L'homme dont le génie conçut ce plan si vaste et pourtant si simple, cet homme, ai-je besoin de le nommer? C'était Lelewel.

En 1830, ces propositions furent constamment rejetées par l'aveuglement intéressé de la majorité aristocratique. Mais ces principes mûris et développés par l'expérience de quinze ans de servitude, ces mêmes principes nous les avons vus écrits sur le drapeau de l'insurrection cracovienne. A Cracovie, on le voyait bien, il n'y avait plus d'hommes qui avaient beaucoup à perdre; il n'y avait point d'aristocrates; toute démarche qui fut prise portait l'empreinte de cette hardiesse démocratique, je dirais presque prolétaire, qui n'a que sa misère à perdre, et qui a toute une patrie, tout un monde à gagner. Là, point d'hésitation, point de scrupules; on attaquait les trois puissances à la fois; on proclamait la liberté des paysans, la réforme agraire, l'émancipation des juifs, sans se soucier un instant si cela pût froisser tel ou tel intérêt aristocratique.

La révolution de Cracovie ne voulut ni rétablir l'ancienne Pologne, ni conserver ce que les gouvernements étrangers avaient laissé subsister des vieilles institutions polonaises; elle n'était ni réactionnaire ni conservatrice.

Non, elle était encore plus hostile à la Pologne elle-même, qu'à ses oppresseurs étrangers, hostile à l'ancienne Pologne, barbare, féodale, aristocratique, basée sur le servage de la majorité du peuple. Loin de rétablir cette ancienne Pologne, elle voulut la bouleverser de fond en comble, et fonder sur ses débris avec une classe toute nouvelle, avec la majorité du peuple, une nouvelle Pologne moderne, civilisée, démocratique, digne du dix-neuvième siècle, et qui fut, en vérité, la sentinelle avancée de la civilisation.

La différence de 1830 et de 1846, le progrès immense fait au sein même de la Pologne malheureuse, sanglante, déchirée; l'aristocratie polonaise séparée entièrement du peuple polonais et jetée dans les bras des oppresseurs de sa patrie; le peuple polonais gagné irrévocablement à la cause démocratique; enfin la lutte de classe à classe, cause motrice de tout progrès social, établie en Pologne comme ici, voilà la victoire de la démocratie constatée par la révolution cracovienne, voilà le résultat

qui portera encore ses fruits quand la défaite des insurgés aura été vengée.

Oui, Messieurs, par l'insurrection de Cracovie, la cause polonaise, de nationale qu'elle était, est devenue la cause de tous les peuples ; de question de sympathie qu'elle était, elle est devenue question d'intérêt pour tous les démocrates. Jusqu'en 1846 nous avions un crime à venger ; dorénavant, nous avons à soutenir des alliés, et nous le ferons.

Et c'est surtout notre Allemagne qui doit se féliciter de cette explosion des passions démocratiques de la Pologne. Nous sommes, nous-mêmes, sur le point de faire une révolution démocratique ; nous aurons à combattre les hordes barbares de l'Autriche et de la Russie. Avant 1846, nous pouvions douter sur le parti que prendrait la Pologne en cas d'une révolution démocratique en Allemagne. La révolution de Cracovie a écarté tout doute. Désormais le peuple allemand et le peuple polonais sont irrévocablement alliés. Nous avons les mêmes ennemis, les mêmes oppresseurs, car le gouvernement russe pèse aussi bien sur nous que sur les Polonais. La première condition de la délivrance et de l'Allemagne et de la Pologne, est le bouleversement de l'état politique actuel de l'Allemagne, la chute de la Prusse et de l'Autriche, le refoulement de la Russie au delà du Dniestr et de la Dzwina.

L'alliance des deux nations n'est donc point un beau rêve, une charmante illusion ; non, Messieurs, elle est une nécessité inévitable, résultant des intérêts communs des deux nations, et elle est devenue une nécessité par la révolution de Cracovie. Le peuple allemand, qui pour lui-même jusqu'à présent n'a presque eu que des paroles, aura des actions pour ses frères de Pologne ; et de même que nous, démocrates allemands, présents ici, offrons la main aux démocrates polonais, de même tout le peuple allemand célébrera son alliance avec le peuple polonais sur le champ même de la première bataille gagnée en commun sur nos oppresseurs communs.

DISCOURS DE M. L'AVOCAT LUBLINER,

ÉMIGRÉ POLONAIS.

CITOYENS DE LA BELGIQUE, CITOYENS DE TOUS LES AUTRES PAYS !

Depuis l'exécution du second partage de la Pologne par les trois puissances du Nord, en 1793, la Pologne a fait trois soulèvements : d'abord en 1794, sous le guide du célèbre général populaire Kosciuszko, puis à la fin de 1830, enfin le 22 février 1846. Mais si le premier soulèvement, présidé par un chef, ami du paysan polonais, était appuyé par la masse populaire ; si le second, conduit par des chefs de l'aristocratie polonaise, par des généraux temporisateurs et diplomates, était, dans ses conséquences immédiates, l'expression fidèle de toutes les idées d'une aristocratie vermoulue, le dernier soulèvement, celui qui avait éclaté à Posen et à Cracovie en 1846 mérite seul le nom de *révolution*, tandis que les deux premiers n'étaient que des insurrections patriotiques. L'explosion éclatée à Cracovie en 1846 avait pour but direct, pour effet immédiat d'opérer l'indépendance nationale de la Pologne, de toute la Pologne, par la consécration et la mise en pratique des principes démocratiques. Cette conspiration, cette révolution, tramée, ourdie par le parti démocratique de l'émigration

polonaise, échoua malheureusement par l'emprisonnement inopiné des principaux chefs de la conspiration, par l'encouragement anticipé fait par l'horrible gouvernement autrichien aux paysans de Gallicie de massacrer, sans exception, les propriétaires des biens ruraux, encouragement infâme qui aurait certes été repoussé avec horreur par les paysans, s'ils n'avaient pas été opprimés par les seigneurs polonais. Précédée et suivie des événements imprévus, étrangers au plan de la conspiration, la dernière révolution polonaise de 1846 ne pouvait manquer d'être étouffée à sa naissance même, comme les deux premières insurrections avaient succombé après six mois de lutte, par suite de la direction immédiate, ou de l'influence médiate, de l'aristocratie doctrinaire, intolérante et même vénale. La révolution polonaise de 1846 n'eut pas moins pour résultat, que les deux premières insurrections, de livrer de nouveaux martyrs, de nouvelles victimes en holocauste à la vengeance des trois spoliateurs de la Pologne : les cachots de notre patrie sont le respectable asile du martyr ; le gibet est l'arbre sacré du dévouement, devant lequel le peuple se découvre et tombe à genoux sous les yeux des satellites du despotisme ! Gloire éternelle aux mânes de Ziarski, Potocki et Dobrycz, exécutés par le bourreau moscovite ; de Boguslawski (Babinski), démocrate polonais, fusillé par le gouvernement prussien ; de Wisniowski et Kapuscinski, livrés à la potence par le gouvernement autrichien, *ce marchand de têtes humaines* ; gloire enfin aux martyrs Mieroslawski et ses compagnons, condamnés à mort par le gouvernement prussien. Mais au milieu de ce carnage, de ces turpitudes, de ces horreurs, la révolution polonaise de 1846 fit entendre sa sainte voix : elle dicta aux générations présentes et futures son *ultimatum*, une loi fondamentale, une loi vivante de la nation. La révolution polonaise de 1846 a été comprimée

plutôt que les deux premières insurrections , mais elle laissa après elle un monument à jamais mémorable : le *Manifeste politique et social* , qui est la bannière, le drapeau du rétablissement futur d'une Pologne démocratique.

La nouvelle du soulèvement des Polonais à Posen et à Cracovie saisit de joie tous les partis de l'émigration polonaise ; le parti aristocratique même n'osait pas , à la première nouvelle de l'insurrection, désapprouver les principes du manifeste cracovien. Mais aussitôt qu'on eût appris l'échec de l'insurrection causé par l'arrestation inopinée de ses chefs à Posen , le parti aristocratique lança feu et flamme contre les auteurs de cette insurrection , comme contre le manifeste cracovien , qu'il qualifia d'anarchique et démagogique.

Messieurs , le manifeste proclamé à Cracovie le 22 février 1846 , comme première base politique et sociale de toute la Pologne, est devenu *la véritable pierre de touche* dans l'émigration polonaise, et il n'y a point de milieu : ceux des émigrés qui le condamnent sont de vrais aristocrates , ennemis de l'égalité politique , ennemis de la liberté de la nation entière ; ceux qui adoptent les principes fondamentaux de ce manifeste, comme base politique de la future Pologne , ceux-ci sont des démocrates purs.

L'émigration polonaise peut certes être envisagée comme le reflet plus ou moins exact de la nation polonaise, quant aux idées politiques et sociales ; la nation polonaise, enchaînée dans ses mouvements , frappée de mutisme, forcée par l'oppression étrangère, est privée d'action et de la parole. L'émigration polonaise, jouissant de la liberté des discussions, continue, depuis 15 années, à être divisée en deux partis nettement tranchés : le parti aristocratique, dans lequel il faut comprendre les aristocrates soi-disant libéraux, adhérents de la constitution polonaise

du 3 mai 1791 ; le parti démocratique , celui qui veut étendre l'égalité politique non-seulement à la classe bourgeoise , mais même aux cultivateurs actuellement serfs , comme à l'égard des Juifs actuellement *parias* politiques. L'aristocratie polonaise soi-disant libérale préconise , dans le siècle actuel , la constitution du 3 mai , c'est-à-dire celle qui consacre le principe d'élever la bourgeoisie d'une manière *lente, graduelle*, à la classe nobiliaire ; cette aristocratie veut un mode de nivellement en élevant vers elle , d'une manière lente , la bourgeoisie exclue ; la démocratie polonaise admire au contraire la célèbre déclaration des droits de l'homme et du citoyen , proclamée par la révolution française dans la nuit du 4 août 1789 et du 24 juin 1793 ; la démocratie polonaise travaille à opérer dans la Pologne future un nivellement politique et social , non pas en remontant du bas en haut , *mais en descendant du haut en bas*.

Eh quoi , Messieurs ! la classe nobiliaire , composée de 200,000 gentilshommes formant $1/30^e$ de la nation entière (après avoir déduit les personnes du sexe féminin et les hommes impubères), placée alors au sommet de l'édifice politique , avait la morgue ridicule de dire aux $29/30^es$: « Attendez , mes braves gens , nous vous élèverons à nous peu à peu , et , par ce moyen , vous deviendrez nos égaux ?... »

A ce langage hautain et usurpateur , la démocratie polonaise , soutenue par le sentiment de l'équité , appuyée par la force des $29/30^es$ de la nation , répond à la classe nobiliaire : « Descendez spontanément du sommet , dépouillez-vous de vos ridicules parchemins ; placez-vous promptement à côté de la nation entière ; car si vous vous obstinez à ne pas descendre , à ne pas vous effacer dans les rangs du peuple polonais , vous vous imputerez à vous-même , si les lumières du siècle , si la force des

événements vous précipiteront violemment de la cime à laquelle vous êtes monté dans le but de dominer, d'opprimer vos propres concitoyens. »

Depuis 15 années d'émigration, le parti aristocratique et le parti démocratique ne cessent de lutter entre eux dans des pays où la parole n'est pas enchaînée, où les discussions sont libres. Cette lutte doit nécessairement intéresser les indigènes de ces pays hospitaliers, et qui sympathisent avec la cause polonaise. Il est donc indispensable que les hommes politiques de ces pays connaissent une fois, non-seulement le fond du système divergent entre ces deux partis polonais, mais même les moyens, les arguments que chacun d'eux fait valoir pour combattre le système du parti opposé, les arguments étant souvent tellement captieux qu'ils dissimulent le fond de la cause elle-même.

L'aristocratie polonaise, soi-disant libérale, ne pouvant, dans des pays constitutionnels plus ou moins radicaux, repousser ouvertement la nécessité d'appliquer à la Pologne future un système démocratique, a adopté pour réplique la formule suivante :

« Il faut avant tout exister pour déterminer la manière dont on existera. »

Par cette formule, l'aristocratie polonaise voudrait faire ajourner toute discussion sur les questions politiques et sociales, jusqu'à l'expulsion de la domination étrangère de la Pologne. Les démocrates polonais soutiennent que cette formule aristocratique est aussi perfide qu'elle est sophistique. L'émigration polonaise est une fraction de la nation polonaise; les membres de cette émigration connaissent parfaitement bien les vices radicaux de l'organisation politique de la Pologne; ils ont une connaissance intime des causes de la chute de leur

patrie. Il est facile de se figurer, par un effort d'imagination, que la Pologne se trouve déjà engagée dans la lutte longue et terrible, pour expulser de son territoire la domination de trois puissances, ses spoliatrices, et, dans cette hypothèse arrivée, nous soutenons que l'affermissement de la liberté extérieure de la Pologne, c'est-à-dire de l'indépendance, *dépend précisément de sa liberté intérieure*, c'est-à-dire de la consécration des principes démocratiques.

La formule de l'aristocratie polonaise constitue le sophisme que le célèbre jurisconsulte Bentham appelle : *sophisme d'un avenir plus opportun*.

« Ce mode d'objection, dit Bentham, est la ressource de
« ceux qui, voulant faire échouer la proposition, n'osent pas
« l'attaquer ouvertement. Ils ont presque l'air de la favoriser ;
« ils ne diffèrent que par rapport au choix du moment. Leur
« intention réelle est de la faire tomber *pour toujours* ; mais
« pour ne pas l'alarmer, pour ne point donner de prise contre
« eux, ils se bornent à demander un simple renvoi. Une réfuta-
« tion sérieuse d'un prétexte si faux, si frivole, serait un
« travail en pure perte. L'obstacle n'est pas dans la raison, il
« est *dans la volonté*. Or quand il est trop tôt pour faire le
« bien aujourd'hui, il sera trop tôt demain, ou il sera trop
« tard. »

Au langage analytique de Bentham, nous ajoutons une observation connue de tout le monde, et qui est celle-ci : Pour faire le plan de la construction d'un édifice, l'architecte n'a nul besoin de posséder le terrain ni les matériaux de bâtisse ; il lui suffit de connaître l'étendue du terrain, d'avoir une idée de la hauteur du bâtiment, comme de la manière dont il devra être disposé intérieurement.

Par cette formule, l'aristocratie polonaise recèle donc un

but perfide ; et de même que le czar Nicolas a réduit la Pologne au mutisme par la brutalité du *knout*, de même l'aristocratie polonaise voudrait voir l'émigration soumise à l'autorité vermoulue de ses titres ; elle redoute tellement la propagation des idées démocratiques , qu'elle pousse des jérémiades contre la liberté de la presse , consacrée en France et en Belgique. L'aristocratie polonaise tremble convulsivement à l'idée seule que dans la Pologne régénérée elle perdrait sa prédominance, pour être mise au niveau politique avec le paysan et le Juif. Voilà , Messieurs , le but occulte de la formule aristocratique : « *Pour discuter comment exister il faut commencer par exister.* »

Le manifeste démocratique de la dernière révolution polonaise de 1846, en proclamant hautement l'abolition complète des privilèges nobiliaires, l'anéantissement même du nom noble , a su prouver à l'Europe occidentale que la démocratie polonaise marche à pas de géant vers le progrès et vers la fraternité politique ; mais, de plus , le manifeste cracovien a marché dans les nobles traces de l'Assemblée législative de 1791, en ce qui concerne les Juifs, dont le nombre s'élève en Pologne à un million et demi. Les constitutions polonaises antérieures, quelque libérales qu'elles pussent être, n'ont jamais compris les Juifs dans la sphère des droits civiques, bien souvent elle les exécutaient formellement.

La démocratie polonaise, seul auteur de la révolution comme du manifeste Cracovien, avait su, pour la première fois, faire descendre la classe orgueilleuse et intolérante de niveau avec les Juifs, en les déclarant formellement, positivement : *Citoyens égaux* dans toute la Pologne.

L'élément aristocratique donne la main à l'élément fanatique pour frapper de réprobation le principe d'admission des Juifs,



en Pologne à tous les droits civils et civiques ; la démocratie polonaise, comme la démocratie de tous les pays, rend un juste hommage à la consécration de ce principe philosophique en faveur, non pas des Juifs polonais, *mais des Polonais professant le culte israélite.*

La démocratie polonaise, tout en travaillant au soulèvement national de la Pologne contre ses spoliateurs, n'omet pas de vue *la marche simultanée* des réformes politiques à introduire incontinent dans la Pologne, à l'aurore même de son soulèvement ; la démocratie polonaise tend à opérer une fusion nationale entre le ci-devant noble et le ci-devant corvéable, entre le Polonais du culte chrétien et le Polonais du culte juif. La démocratie polonaise dédaigne les titres de naissance comme les différences de croyants religieux ; ses tendances sociales ne connaissent ni les uns ni les autres ; elle ne veut connaître que la nationalité polonaise, appuyée sur l'égalité civique ; elle ne connaît que les hommes justiciables de leurs actes personnels.

Honneur, gloire au manifeste proclamé sur le sol même de la Pologne dans la nuit du 22 février 1846 ! Un météore inconnu s'éleva pour la première fois sur l'horizon de la Pologne, son apparition lumineuse arracha les Polonais de la léthargie au nom de la patrie et de la fraternité entre tous ; il répandit dans l'atmosphère ses éléments inflammables, éléments au moyen desquels, la masse du peuple polonais allumera un jour l'incendie de sa juste vengeance contre les spoliateurs de sa patrie, contre les ennemis obstinés de ses droits de l'homme et de Citoyen.



